

de ce navire, qui venait nous arracher à une mort certaine. Nous nous embrassions tous avec des transports qui tenaient de la folie, et des larmes de joie sillonnaient nos joues desséchées par les plus cruelles privations. En voyant le pavillon blanc, nous nous écriâmes : C'est donc à des Français que nous allons devoir notre salut ! Nous reconnûmes presque aussitôt le brick *l'Argus* ; il était à deux portées de fusil. L'équipage nous annonçait, en agitant les mains et les chapeaux, le plaisir qu'il ressentait en sauvant ses malheureux compatriotes. En peu de temps nous fûmes tous transportés à bord du brick *l'Argus*. Il était temps. Les plus vigoureux d'entre nous pouvaient vivre encore deux fois vingt-quatre heures au plus. La manière dont nous fûmes sauvés est vraiment miraculeuse ; le doigt de la Divinité est marqué d'une manière puissante dans un événement si heureux pour nous.

Le brick *l'Argus* avait été expédié du Sénégal pour chercher le radeau. Pendant plusieurs jours il longea la côte sans nous rencontrer ; croyant que ses recherches seraient désormais inutiles pour trouver notre machine, il fit voile pour la rade, d'où il avait été expédié, afin d'y annoncer l'inutilité de ses perquisitions. C'est quand il se dirigeait sur le Sénégal que nous l'aperçûmes. Le matin il n'était plus qu'à quarante lieues de l'embouchure du fleuve, lorsque les vents changèrent de direction. Le capitaine, comme par une sorte d'inspiration, dit qu'il fallait virer de bord. Au bout de deux heures, les

hommes de garde annoncèrent un navire, et bientôt, à l'aide de lunettes, on nous reconnut. Enfin notre rencontre fit décider de se diriger de nouveau sur le Sénégal, et nous jetâmes l'ancre dans l'île de Saint-Louis le 19 juillet, à deux ou trois heures de l'après-midi.

» Telle est l'histoire fidèle de ce qui se passa sur le radeau. De cent cinquante hommes, quinze seulement s'étaient sauvés, et sur ces quinze, cinq n'ont pu survivre à leurs fatigues, et sont morts en arrivant.

» En terminant ce récit des maux inouïs contre le quels nous avons lutté pendant treize jours, nous nous faisons un devoir de nommer ici ceux qui les ont partagés avec nous.

Noms des personnes existant lors du sauvetage, et renseignemens sur leur sort ultérieur.

MM.

Dupont, capitaine d'infanterie, en retraite.
 L'Heureux, lieutenant *idem*, fait capitaine et chevalier de Saint-Louis.
 Lozech, sous-lieutenant, mort.
 Clairét, *idem*, mort.
 Griffon du Bellay, ex-commis de marine, employé.
 Coudin, élève de marine, *ex seigneur de rai-seau*.
 Charlot, sergent-major (de Toulon), mort au Sénégal.
 Courtade, maître canonnier, mort.
 Lavilleite, chef d'atelier, en France.
 Coste, matelot, en France.
 Thomas, pilote, en France.
 François, infirmier, dans l'Inde.
 Jean Charles, soldat noir, mort.
 Corréard, ingénieur-géographe, sans emploi.
 Savigny, chirurgien, demi-sionnaire.

MISS MARIA FITZ-CLARENTZ.



RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

BATAILLE DE LA MOSKOWA (7 SEPTEMBRE 1812).

Le continent s'était rendu ; nos aigles planaient sur les clochers de toutes ses capitales. Nous avions vu tous les rois de l'Europe solliciter l'alliance de l'empereur,

et presser timidement dans leurs mains cette main puissante où semblaient dormir les destinées du monde.

Un seul peuple nous échappait, mais le plus fier, le plus libre, le plus indépendant; le peuple anglais! A lui l'Océan, comme la terre était à nous; ses flottes menaçantes dominaient sur toutes les mers; toujours prêt à descendre sur nos côtes, il ne craignait pas qu'on arrivât jusqu'à lui; il pouvait donner la guerre à sa fantaisie, et ne la recevoir jamais. C'était l'ennemi le plus acharné que nos victorieux nous eussent fait. Seul, il restait debout après ces illustres batailles qui nous gagnaient des empires; Napoléon le retrouvait immobile et intact derrière les bataillons dispersés et détruits par ses héroïques armées.

Un jour pourtant il conçut la pensée de l'attaquer dans ses propres foyers; il fallait traverser le détroit, il fallait s'exposer aux chances d'un débarquement, souvent impossible; n'importe! la fortune s'était jusque-là montrée si bienveillante, qu'il n'hésita point à la tenter une dernière fois.

L'armée se mit en marche vers les départemens du nord, et deux cent mille hommes vinrent camper sur les bords de la Manche, tout prêts à s'élancer dans la Tamise, au premier signal de leur chef.

L'Angleterre en frémit d'épouvante; elle barra son fleuve avec des chaînes immenses; elle arma ses rives de nombreuses batteries; elle hérissa le détroit de frégates et de chaloupes canonnières; mais c'étaient là des obstacles qui n'arrêtaient pas les soldats français; ils s'y étaient faits depuis long-temps; aussi, jugeant trop factive cette résistance personnelle, l'Angleterre réveilla l'honneur belliqueux de l'Autriche, et nous suscita une guerre sur nos derrières.

Il n'y avait point à hésiter: l'empereur lança un regard de colere à la proie qui lui échappait encore, et comme un torrent qui a rompu ses digues, il tomba sur l'Autriche, si imprudemment engagée. La guerre se ressentit de son humeur, elle fut faite à coups précipités; Ratisbonne, Essling, Wagram, mirent au tombeau la monarchie autrichienne; elle était couchée sur l'arène, expirante et presque sans vie; l'empereur lui tendit la main et la releva; mais l'Angleterre était sauvée.

L'Autriche lui garda rancune: elle donna sa fille à Napoléon, et Dieu qui protégeait encore le conquérant permit qu'il en eût un fils, cette fortune des maîtres du monde.

N'ayant pu vaincre l'Angleterre dans l'Angleterre, ne pouvant la vaincre sur

l'Océan, Napoléon voulut lui interdire l'Europe, dont il se constituait l'arbitre, et il inventa contre elle le *blocus continental*.

Voyez-vous, mes enfans, c'était la pensée d'un homme de génie; car l'Angleterre n'est puissante que par son commerce avec les autres nations; et le *blocus continental* fermait aux navires anglais tous les ports de l'Europe; et par cette exclusion le commerce anglais périssait, et le commerce anglais une fois mort, c'en était fait de l'Angleterre. Mieux valait pour elle la perte de dix batailles rangées, la perte de la moitié de sa marine et de ses colonies.

Napoléon fit entrer le continent dans sa pensée: il fit autant de conjurés de tous les rois qui lui étaient soumis, et pour prix de la conjuration, il leur offrit la paix et son amitié. On accepta.

L'Angleterre chancelait; elle en était à ses derniers enjeux, elle allait périr, lorsque tout à coup la Russie, un des conjurés le plus puissant, le plus hors d'attente, céda aux intrigues de la diplomatie, et ouvrit ses ports aux flottes britanniques.

C'était un cas de rupture: le pacte d'alliance fut déchiré, la guerre déclarée. L'empereur de Russie, Alexandre, et l'empereur des Français, avaient pourtant paru se comprendre, s'estimer, s'aimer; Alexandre s'était enthousiasmé du génie de son ennemi, en avait fait son héros, et le cœur avait eu autant de part que la politique dans la bienveillance de leurs relations. Mais la diplomatie anglaise avait tout broillé.

L'empire français était alors à son plus haut degré de puissance et de gloire; il s'était placé au-delà des anciennes limites données par les victoires de Charlemagne. Il pesait sur l'orient de l'Europe, comme aujourd'hui la Russie pese sur son occident. La grande armée, avec ses contingens auxiliaires, formaient une masse de six cent mille hommes; elle couvrait toute la Pologne-Russe. L'histoire moderne n'avait point encore présenté tant de soldats réunis. L'armée était divisée en dix corps, chacun sous les ordres d'un général en chef. Là, commandait Murat, le premier général de cavalerie et d'avant-garde; Murat paré pour le combat comme pour une fête, ce roi parvenu, qu'on fusilla plus tard, comme un soldat qui a déserté; là, commandait le maréchal Ney, qu'on avait surnommé le brave des braves, que la mort avait respecté dans cent batailles, et qui tomba, non sous les balles de l'ennemi, mais sous les balles de ses conjaguons d'armes, infortunée victime des réactions politiques. Là, le prince Eugène, le fils adoptif de l'empereur, qui courait

au milieu des rangs ennemis, une cravache à la main ; la, Poniatowski, illustre héros polonais, qui fut emporté blessé et mourant par les flots de l'Elster ; là, Victor, Gouvion-Saint-Cyr, Macdonal, Janot, Grouchy, et tant d'autres guerriers, dont la plupart ont déjà au ciel porté leurs drapeaux.

Jamais potentat ne s'était donné un spectacle si grandiose et si sublime. L'imagination à peine à concevoir ces immenses armées, repandues comme un fleuve à travers les montagnes et les vallées. Ici, les Bavaïois et les Saxons, avec leurs brodequins où s'enfermait le pantalon ; ici, les Wurtembergeois, au schako étroit et long ; plus loin ces braves Polonais, aux fracs rouges et bleus ; au bas de cette montagne, les habits blancs des bataillons autrichiens ; sur ce plateau, les bonnets à poil, les guêtres noires, les vastes paremens coupés en cœur sur la poitrine de l'immortelle garde ; auprès de ce lac, les parcs d'artillerie, et le cuivre bronzé des canons ; en avant de ce village, les cuirasses brillantes, les oriflammes des lances.... Il semblait que la terre eût enfanté des guerriers.... Ils étaient tous pleins d'ardeur, de gloire, d'espérance...!

L'armée commença son mouvement, le 17 juin, et passa le Niémen, aux mêmes lieux où les deux empereurs s'étaient juré une éternelle amitié.

Nous brûlions d'en venir aux mains avec l'ennemi ; d'ailleurs le pays était difficile, les vivres rares, presque tous les villages déserts. Mais les Russes évitaient une bataille générale. Ils se retirèrent devant nous, en brûlant les moissons et les habitations. A Smolensk, ils s'arrêtèrent un instant ; nous les vainquimes dans une mêlée furieuse ; mais cette victoire nous coûta cher, et ne nous donna qu'une ville en cendres. Nous avançons toujours, nous n'étions qu'à cinq jours de marche de Moscou, Moscou la ville sainte, la vieille capitale de la Russie. L'ennemi se decida à accepter la bataille.

L'armée russe s'était assise sur un vaste plateau entouré de bois, défendu par sa position escarpée, la rivière de Kaloga, qui coulait en avant, et le village de Borodino. Elle s'était laissé poursuivre jusque-là ; mais comme aucun champ de bataille ne pouvait lui être plus favorable, elle s'y était arrêtée. Le général russe avait fait construire plusieurs redoutes qui se commandaient les unes les autres ; mais trois surtout étaient armées de nombreux canons ; celle du centre, qui était la grande, en comptait vingt.

Nous étions fatigués, nos chevaux n'en pouvaient plus ; mais nous sentions tous la

nécessité de vaincre, et nous acceptâmes avec des transports de joie cette halte d'une armée que jusque-là nous n'avions pu atteindre.

Les lignes russes s'étendaient sur deux mille toises de terrain ; mais leurs masses principales couvraient le plateau en amphithéâtre, couronné de bois ; à peu près égalité de forces des deux côtés, 120 à 130 mille hommes.

Dès le 5 septembre, nous étions en présence ; nos tirailleurs s'engagèrent avec leurs tirailleurs, et les repoussèrent ; mais ramenés à leur tour, il fallut rentrer dans la première position. La gauche de l'ennemi, qui était son côté faible, avait été protégée par une redoute, dont le feu plongeait dans nos rangs, et y causait d'affreux ravages ; il était nécessaire d'enlever cette redoute pour aborder les lignes russes, et se mettre en bataille. La division Compans en reçut l'ordre, et les braves qui la composaient comprirent si bien l'importance de cette attaque qu'ils y coururent sans reprendre haleine, et y entrèrent presque tous à la fois. L'aile gauche ennemie, ainsi découverte, se replia alors sur le centre, et le corps du prince d'Ekmuhl prit sa place.

Cet avantage avait été payé. Mille de nos braves étaient tombés en route : le lendemain l'empereur, passant en revue le premier régiment, qui avait beaucoup souffert, demanda au colonel où était l'un de ses bataillons. *Sire, il est dans la redoute,* répondit-il. Ils y étaient tous morts.

La nuit était venue ; la fusillade se ralentit et cessa ; et des deux côtés on se prépara à une grande bataille.

Les Russes bivouaquaient auprès de grands feux qu'ils avaient allumés en avant de leurs lignes ; mais nous, privés de bois, nous nous couchâmes sur la bruyère humide, à côté de nos fusils en faisceaux. Le vent était froid ; il tombait une pluie fine qui nous pénétrait ; mais nous avions un si grand besoin de repos, que nous dormions d'un sommeil profond et tranquille sur cette terre qui devait être le linéol sanglant de tant de braves.

Aux premiers rayons de l'aurore, nous étions debout, les armes à la main, préparés au combat. On lut une proclamation de l'empereur, à la tête de chaque compagnie ; puis à six heures précises, un coup de canon, tiré des batteries qu'avait armées le général Sorbier, annonça que l'affaire était engagée... Au même instant une vive fusillade se fit entendre, et le tonnerre des batailles gronda de toutes parts.

Le prince d'Ekmuhl et Poniatowski à notre droite, le maréchal Ney et les Westphaliens à notre centre, avancèrent au pas

de charge pour attaquer le centre de l'ennemi. Trois cents canons se répondaient de chaque côté. On gagna du terrain ; le général Ledru repoussa les trailleurs russes, et aborda la redoute de gauche, pendant que les soldats de la division Compans y entraient confondus avec les siens. L'ennemi ne put la reprendre ; elle servit à appuyer notre centre.

Les masses ennemies s'étaient formées en carré autour de la grande redoute ; car cette redoute perdue, la bataille était perdue ; et il fallait la garder à tout prix.

Le village de Borodino, sur lequel s'épaulait la droite des Russes, venait d'être emporté ; cette prise nous rapprochait de la grande redoute : et pendant que le maréchal Ney, Poniatowski, le prince d'Ekmuhl, pressaient les masses ennemies sur le plateau, le général Morand détacha sur sa gauche le trentième régiment, pour qu'il s'emparât de la redoute.

Ces braves obéissent, et par un prodige, ils l'enlèvent à la baïonnette. Alors nos batteries reprennent l'avantage que celles des Russes avaient eu pendant deux heures ; à notre tour nous dominons le champ de bataille. Ces canons qui portaient la mort dans nos rangs sont tournés contre l'ennemi, et ses soldats vaincus tombent au pied de ces remparts arrosés de tant de sang français.

Mais le trentième régiment ne pouvait à lui seul conserver cette conquête. Kutusow qui veut la reprendre a dirigé contre lui plusieurs lignes d'infanterie, et il cède en frémissant à ces forces qui l'écrasent ; le général Bonnamy en tête, le trentième régiment, cerné de tous côtés, ne songe point à se rendre : mais il se fait jour à l'arme blanche, et revient, sans son chef, auprès de sa division, qui lutait avec la division Gerard contre l'attaque furieuse des Russes.

Kutusow a repris la redoute... Il veut pousser en avant, et nous enfoncer à notre tour... Mais le moment décisif est arrivé ; voilà le dernier coup qui doit décider de la bataille ; toute la cavalerie s'ébranle à la fois. Eugène fait marcher la première, la troisième et la quatorzième division, en colonne serrée, et lui, au premier rang, il s'élançe avec elles sur la redoute. Une décharge formidable de toutes les batteries tombe sur eux en pluie de feu ; les divisions mitraillées hésitent un instant ; mais Eugène les ranime, et elles avancent avec un courage inébranlable. La cavalerie pousse en même temps les masses russes, qui reculent peu à peu ; en vain Montbrun tombe mort sous le feu qui bat en flanc ses escadrons, l'infanterie des Russes cède le terrain, et leurs cuirassiers sont

culbutés par nos dragons. Encore un effort, et la redoute est tournée. Auguste Caulaincourt s'y précipite avec les cuirassiers de la garde... La bride dans les dents, le pistolet au poing, le sabre avancé ; les chevaux les emportent d'un mouvement irrésistible ; les boulets et les obus ne les arrêtent plus ; ils pénètrent enfin dans la gorge de la redoute. Caulaincourt est renversé... En avant ! crie-t-il, d'une voix mourante, et les soldats marchent en avant... De cette fois, les Russes ne rentreront plus dans la redoute, ils sont tous tués sur leurs pièces. A nous leurs canons, à nous la victoire... L'ennemi a perdu la bataille ; car le centre, pressé par le maréchal Ney et le prince d'Ekmuhl, se voyant foudroyé par les mêmes canons qui le protégeaient, se replie sur sa droite, et commence à opérer sa retraite.

Quatre cents canons continuent à éclaircir ses rangs ; mais il souffre leurs ravages avec constance ; et quoique vaincu, il se retire sans fuir, il l'abandonne le champ de bataille, et ne le déserte pas.

Cette lutte durait depuis dix heures, et le canon tirait toujours. La redoute de droite, que l'ennemi avait conservée, nous envoyait ses bordées, quoique la bataille fût en quelque sorte terminée... Et pendant les premières heures de la nuit, son feu durait encore... Mais bientôt il cessa peu à peu, et son silence nous convainquit que l'armée russe gagnait le nord par la grande route de Mojaïsk.

Peu de batailles ont été si meurtrières, si difficiles à gagner, si bien données et si bien reçues. Quarante mille Russes restèrent sur le terrain, à côté de douze mille Français. Sur un carré d'une lieue, il n'y avait presque pas un pied qui ne fût couvert de cadavres, de cuirasses, d'armes brisées, d'obus et de boulets. Les blessés étaient si nombreux qu'on fut obligé d'en laisser une grande partie dans les avins, où ces malheureux s'étaient retés pendant le feu de la bataille. Oh ! c'est une déplorable chose qu'une victoire, quand l'exaltation guerrière a cessé !

Le maréchal Ney eut l'honneur de cette journée ; il ajouta son nom à celui d'Elkingen, qui rappelait un de ses beaux faits d'armes... Mais tous ces titres de gloire ne l'ont point préservé de la foudre.

Le chemin de Moscou nous fut ouvert, et nous y entrâmes le 14 septembre. C'était la seule capitale du continent que nos aigles victorieuses n'eussent point encore visitée.

E. BERGOUNIUX.



Journal

Des

Enfans



2

